

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-François BLANC

Tolstoï et l'art

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 142-145

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Tolstoï et l'Art

Les lecteurs des « Echos » se souviendront d'une polémique qui, il n'y a pas très longtemps, éclatait ici-même, au sujet de José-Maria de Heredia, et des théories sur l'Art qui s'en suivirent. Il nous a paru plaisant, au moment où nous achevons une étude sur le grand écrivain russe, de faire connaître à ceux de nos lecteurs qui l'ignoraient, l'opinion de ce Cosaque sur l'Art, quelle que soit la branche où il se manifeste, littérature, musique, peinture et le reste.

Et d'abord voyons pour la littérature. Tolstoï interroge l'école décadente sans apparence de parti-pris. Nous devons lui garder une reconnaissance extrême de n'avoir pas poussé le respect humain, le fétichisme, jusqu'à proclamer comme des chefs-d'œuvre, bon nombre des pièces de Verlaine qui, malgré les dithyrambes enragés de certains disciples

(et ceux-là prêchaient pour leur paroisse, pardonnez-moi l'expression) n'avaient pour elles que l'insignifiance de la pensée, la structure tourmentée et mal gracieuse de l'expression. Tolstoï, lui, n'a pas hésité; au risque d'être renié, conpués par ses propres disciples, traité d'imbécile par ceux-là même qui menaient en sa faveur dans les journaux et les revues, les plus vives campagnes, il montra du doigt les chevilles, les faux raccords, le remplissage, les faiblesses. Verlaine avait dit dans une intermittence de sa folie alcoolique :

Le ciel est de cuivre,
Sans lueur aucune,
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

A ce propos, le rude bon sens de Tolstoï s'indigne : « Comment, s'écrie-t-il, la lune peut-elle avoir l'air de vivre et de mourir à la fois, dans un ciel de cuivre ? »

Il s'étonne (oh ! naïveté sans pareille !) de ce que l'obscurité est recherchée et voulue par les partisans des plus récentes écoles. Il ne sait donc pas que si l'orateur antique disait : « Vous avez ri, j'ai donc lancé quelque sottise ! » la devise du modern-artiste est : « La foule devine et sait ce que j'ai voulu faire ; je ne suis donc pas plus fort qu'un simple prix de Rome ! » Eh ! oui, suivant Nietzsche et Wagner, être compris du public est une grave présomption de médiocrité !

Mais alors, se demande Tolstoï, devons-nous rejeter l'école décadente et symboliste parce que nous ne les comprenons pas ? Aux yeux des classiques 1829, sous quel jour ne devaient pas apparaître les productions des romantiques ? Il y a bien des personnes du grand public qui sont incapables d'apprécier ceux que nous regardons comme des maîtres : les Raphaël, les Léonard de Vinci et coeteri ! Or si c'est mon droit strict de déclarer manquant de culture ceux qui ne s'associent pas à mon admiration, les décadents à

leur tour, peuvent me taxer d'ignorance si je leur refuse mon adhésion. Observation spécieuse on le voit ! Tolstoï émet cependant une opinion fort sensée, lorsqu'il dit que le devoir de tout artiste, vraiment digne de ce nom, est précisément de rendre accessibles au plus grand nombre ses émotions; que ce soit par la plume, le ciseau, le pinceau ou l'archet, peu importe! Retenez bien, partisans de l'école décadente ou symboliste, retenez bien et méditez bien sur-tout la conclusion de l'auteur russe ! « L'art pour être de l'art, doit avant tout être intelligible. » Voilà la vérité vraie, et il est assez étrange qu'on doive la prêcher à ceux qui parlent la langue claire par excellence, celle qu'ont honorée La Bruyère, Madame de Sévigné et Louis Veuillot.

De tant d'horreurs produites dans le domaine de l'art, quelle est donc la cause ?

Tolstoï va vous répondre et ici je cite : C'est grâce « aux critiques, qui louent aujourd'hui les productions grossières et souvent insensées des anciens Grecs : Sophocle, Euripide, Eschyle, Aristophane surtout ; parmi les plus récents : Dante, le Tasse, Milton, Shakespeare ; dans la peinture, tout Raphaël et tout Michel-Ange, y compris son absurde Jugement dernier ; en musique, tout Bach et tout Beethoven, y compris ses dernières œuvres ; c'est grâce aux critiques, dis-je, que sont devenus possibles aujourd'hui Ibsen, Moeterlinck, Puvis de Chavannes, Wagner, Liszt, Berlioz, Richard Strauss. »

On en prendra ce qu'on voudra, et pour consoler ceux de nos lecteurs blessés dans la juste admiration qu'ils professent pour tel ou tel des auteurs cités dans ce paragraphe épileptique, je leur dirai qu'au moment où le comte Tolstoï faisait ces exécutions la médisance prétendait qu'il venait d'être « mis en observation. »

Par égard pour un vieillard de génie, il convient de ne pas insister.

Il me reste à vous faire connaître, cher lecteur, le

critérium magique dont use Tolstoï pour apprécier un roman, tragédie, drame, tableau, statue, oratorio ou sonate. Ici, je cite encore :

« Le degré de la contagion artistique est aussi celui du mérite de l'œuvre. Plus la contagion est intense, mieux est l'art lui-même, indépendamment de son fond, c'est-à-dire du mérite des sentiments qu'il transmet. »

Vous voyez, ami lecteur, que si l'on s'en tient à cette déclaration le prix reviendra, en littérature, à ceux dont la clientèle est la mieux fournie et l'influence la plus répandue ; à ces petits livres jaunes ou bleus à quatre ou six sous par conséquent qui se vendent dans nos kiosques et dans nos gares, à ces romans-feuilletons aussi, tant recherchés. Par conséquent aussi, je salue Ponson du Terrail le premier parmi les premiers, aux acclamations des deux hémisphères.

Tolstoï dit encore : « L'art est une activité qui permet à l'homme d'agir sciemment sur ses semblables au moyen de certains signes extérieurs, afin de faire naître en eux, ou faire revivre les sentiments qu'il a éprouvés. » Un critique, esthéticien distingué, M^r Ivanhoé Rambosson, observe à ce sujet que tel drame grossièrement écrit, par cela même qu'il ferait verser des larmes aux nourrices ou aux maritornes des galeries à vingt sous serait déclaré œuvre d'art de premier ordre. Et puis tout ce qui ne ressort pas du sentiment, tout l'ensemble des œuvres dites décoratives, par exemple, tout cela serait donc exclu du domaine artistique ?

Mais cela suffit ; nous croyons en avoir assez dit pour que le lecteur puisse se faire une religion sur Tolstoï esthéticien, sans avoir à parcourir le fatras intitulé « Qu'est-ce que l'Art ? » livre paru au soir d'une généreuse existence faite de labeur surhumain et de grandes souffrances, vraiment digne d'être cité, à tous comme exemple ; livre qui à côté de grands défauts est tout rempli des grandes qualités

qui distinguent l'esthétique du comte Tolstoï : sang-froid, vision nette des choses, constatation exacte de la cérébralité des plus illustres parmi nos contemporains.

F. J. B.